

MELANINE

**de
Georges FAYAD**

(extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2021 – tous droits réservés

1

INDESIRABLES PHYSIONOMIES

LE village de Barkama s'étendait sur quelques hectares, jusque-là où à la ronde la savane reprenait tous ses droits. À la houe, à la pioche ou à la pelle, les hommes s'étaient battus pour le construire et y faire émerger cette multitude de cases rondes, carrées ou rectangulaires, superpositions de briques de terre rouge, toutes recouvertes de paille grise et lisse. À sa périphérie, des troupeaux de zébus et quelques champs de maïs, de macabo, d'igname ou d'arachide, tel était le tissu économique de toute une population. Barkama ne s'attendait pas à l'essor que l'avenir lui réservait. Il ne se doutait pas qu'un jour, il serait obligé de pousser ses murs, élargir ses ruelles et ouvrir des places pour le stationnement des Land Rover et des autobus. Il ne s'attendait pas à voir s'afficher, sur les murs craquelés de ses sobres bâtisses, ces pancartes qui indiquaient au touriste le coiffeur muni d'une tondeuse électrique, le bar aux boissons réfrigérées ou le restaurant à ciel ouvert derrière une enceinte close et par quelques eucalyptus ombragé.

Barkama ne se doutait pas du privilège de sa situation au milieu d'une faune dont le monde entier raffolait. Éléphants, buffles, girafes, lions, pour ne citer que quelques spécimens parmi une large diversité. Pour ce privilège et durant toute la saison sèche, les visiteurs étaient tous là, venus des quatre coins du monde, perdant leur habituelle tenue vestimentaire, pour se retrouver sous l'uniforme du touriste africain : short kaki, chemisette de la même couleur ou à fleurs, chapeau à larges bords, et surtout appareil photographique à l'épaule. Ils étaient tous venus faire leur safari, ils avaient parcouru la brousse, côtoyé les guides et les chauffeurs, marchandé les plus belles pièces de l'artisanat, mangé du poulet à l'arachide, et dormi sous les moustiquaires. Les touristes choyés n'oubliaient jamais de prendre leur antipaludéen quotidien, soucieux d'un retour en bonne santé dans leur pays d'origine, se croyant maintenant aptes à raconter l'Afrique mieux encore que Stanley et Livingstone. Ah ! Bien sûr, leurs photos seraient à l'appui de leurs discours ! Si à l'œil un détail avait pu échapper, à leurs appareils sophistiqués cela était improbable ! Non, tout était là, imprimé, fidèlement à la réalité, sauf que l'Afrique ne révèle pas facilement sa réalité, ni à l'œil et encore moins à ces boîtes qui n'impriment l'objet que quand il est éclairé. L'Afrique de l'ombre ne s'exporte pas sur le papier, pas plus que sur la rétine du touriste bluffé. La preuve en est que tous ces adeptes des voyages orchestrés étaient là, de leurs appareils photographiques avaient tout mitraillé, croyant avoir tout vu et ignorant leur cécité. Pendant qu'ils se laissaient aller au loisir de la découverte de l'écorce de la société, l'autochtone, tout près de là, se battait contre les maux endémiques du cœur de cette société.

Oui, tout près de là, à la périphérie de Barkama, à l'heure où le soleil se noie à l'horizon au bout de ces immenses étendues d'herbe fauve, Moriba s'activait encore autour de sa scie circulaire. Entre un groupe électrogène, des fils électriques aériens qui couraient un peu partout et ignoraient toute sécurité, ce gamin de quinze ans s'estimait déjà élu parmi les siens. Peu importe la précarité de cet atelier artisanal, quatre murs en torchis défiaient toutes les lois de l'équilibre pour soutenir un toit plat en tôle ondulée, et pour lui fournir bien plus qu'un lieu de travail, un véritable refuge.

Grand, frêle, la peau rosée et squameuse, les pupilles rougeâtres et les cheveux crépus couleur jaune soufre, oui, à ce genre de physionomie inattendue, quel que soit le lieu qui l'admet, lui devient un précieux refuge. L'albinos n'était pas partout le bienvenu, et on peut dire que Bouba, le brave propriétaire de cet atelier, à l'égard de cet adolescent, dérogeait à toutes les lois de la société.

La pénombre, petit à petit s'installait au grand regret d'un éléphant lointain qui barrissait, et à la grande joie des grillons qui crépitaient incessants. À l'Ouest, une couronne de lave incandescente serpentait, simple illusion due à un feu de brousse qui se battait contre l'ascension d'une colline. Il est probable qu'au centre du village, certains touristes n'avaient retenu de ce moment que la plénitude du temps qui s'écoulait paisiblement et lentement, sauf que là, tout s'emballait autour de Moriba. La scie insatiable tournait assourdissante, dévorant dans un nuage de copeaux tout ce qui se présentait à ses dents. Acajou, ébène, ayous, à son appétit tout était indifférent. Un coup de vent chaud, un claquement de porte, puis un terrible cri strident. Quand le voisin le plus proche arriva la scie tournait encore, ne projetant plus de copeaux mais fragments de chair, d'os, et un geyser de sang ! Moriba gisait par terre, amputé de sa main droite et gémissant. Il reconnut Malam-Kitab, eut la force de balbutier quelques mots à son oreille puis s'évanouit. Quelques minutes plus tard arrivaient d'autres villageois, hurlant leur colère, arc à l'épaule et lance au bout du bras.

– Par-là ! Leur cria Malam-Kitab, désignant le Nord de son doigt. C'est de ce côté là que j'ai cru entendre leurs voix !

– Ils l'ont emportée ? Lui demanda résigné, un vieil homme qui ne tenait debout que grâce à sa canne, et de ce fait depuis longtemps confronté à ces pratiques macabres.

Comprenant aisément que l'objet de cette question n'était autre que l'organe amputé, Malam-Kitab lui répondit oui, tout simplement. Nul besoin d'autres explications, tout le monde savait tout, sans jamais en parler explicitement. Les hommes valides avaient déjà disparu dans les herbes hautes à la poursuite de ces vautours épisodiques, envoyant leurs lances et leurs flèches au hasard, plus par acquis de conscience que par illusion d'efficacité. D'ailleurs, le commissaire Cissoko, arrivé sur les lieux et constatant que la main de Moriba avait disparu, aussitôt évoqua cette triste réalité.

– Comme d'habitude, ils sont venus, ils ont opéré, se sont servis, et sont repartis...

Les indices, il était inutile d'en chercher : tout le monde était entré dans l'atelier y compris quelques gallinacés et, dans la sciure, au sol, les empreintes des pas n'étaient plus qu'arabesques illisibles. Comme dans tous les moments tendus, le visage du commissaire Cissoko se laissa aller au réflexe de trois clins d'œil successifs, toujours accompagnés unilatéralement d'une crispation de sa commissure labiale. Ce phénomène qu'il ne contrôlait pas n'était rien à son charme, bien au contraire, et se laissait interpréter comme une faiblesse qui avait l'avantage d'endormir quelque peu son interlocuteur faussement rassuré. Ce fut sous ce masque qu'il s'adressa à Malam-Kitab, homme sage et reconnu par tous comme étant le principal protecteur de cet adolescent.

– Qu'en pensez-vous, Malam-Kitab ? Encore une enquête qui va s'évanouir dans l'indifférence générale ? Va-t-on continuer à banaliser ce sort qui semble inhérent à l'albinos ? Ils sont venus, ils ont opéré, ils sont repartis ?

– J'espère bien que non, commissaire, lui répondit le quadragénaire apparemment très éprouvé. Non, je compte sur vous pour les poursuivre jusqu'en enfer, et jusqu'aux pieds du Kilimandjaro, s'il le faut !

– Eh oui, reprit Cissoko. À vous entendre, ce genre de prédateurs ne peut venir que de loin, pour repartir tout aussi loin, et demeurer introuvable !

– Le crime est signé, commissaire ! Sinon, la main de Moriba serait là, sur le lieu de l'agression !

– Bien sûr Malam-Kitab, vous êtes l'écrivain défenseur de la cause albinos, et reconnu à plusieurs lieues à la ronde. L'albinisme et les marchands de ses organes, c'est votre sujet de prédilection ! Mais ne vous est-il jamais venu à l'esprit que certains malfrats pourraient emprunter leur signature ? Diriger ainsi les enquêtes et les perdre là où justement ils ne sont pas ?

À cette question, Malam-Kitab préoccupé par l'état de Moriba, ne répondit pas. Deux infirmiers du dispensaire du village prodiguaient les soins de première nécessité au blessé progressivement revenu à lui, quand la sirène de l'ambulance se fit entendre... puis on l'emmena.



Le sort de Moriba demeurerait encore enviable par rapport à ce qui se passait cette même nuit bien plus au Nord, et ce pour cette seule raison : une physionomie semblable à la sienne. Les déficients en mélanine étaient partout malvenus, et faute de réseaux marchands d'organes, certains n'hésitaient pas à exécuter de leurs propres mains les sales besognes.

Bien plus loin, là-bas où la steppe devenait un désert de cailloux et d'épineux et où l'herbe se faisait rare, les hommes qui portaient des bijoux et qui sautaient très haut les pieds joints, n'étaient pas plus tendres ni plus éclairés. Ils semblaient épargnés de l'albinisme et de ses descendants, et pour cause...

La lune n'était qu'un mince croissant et ne détériorait en rien la noirceur de la nuit. C'était à peine si on distinguait la forme ovale de ces huttes faites de branchages entrecroisés, recouvertes de bouse de vache depuis longtemps desséchée. Comme un fantôme, une silhouette en sortit, avec entre les bras quelque chose qui semblait fragile et qui, par quelques petits cris innocents, se révéla être du genre humain. Le bourreau le déposa à même le sol, délicatement, guidé par un reliquat de conscience largement abîmée par ce même obscurantisme qui, jusqu'ici, soumettait les probables sursauts de l'empathie.

La silhouette se dirigea en suivant vers cet enclos, simple couronne d'épineux, y entra, et s'approcha de l'un de ces zébus qui y étaient parqués. Doucement, avec une flèche elle lui fit une légère échancre à la jugulaire d'où, subitement, gicla un filet de sang vite recueilli dans unealebasse contenant du lait. Ce mélange était probablement le dîner du bourreau qui le but d'un seul trait.

Maintenant, il pouvait ouvrir la barrière de l'enclos, esquiver la ruée des bœufs, et surtout « oublier » le nouveau-né en travers de leur chemin, ce fut ce qu'il fit. « Oublier » était le seul terme qui pouvait le réconcilier avec son reliquat de conscience, et avec un sommeil consécutif si dormir était encore possible. Ici, ainsi disparaissaient les bébés albinos, sans bruits, et sans autre implication directe dénonçant sans appel le crime. Aucun risque n'était à prendre avec les descendants de l'esprit malin, même pas avec leur malédiction post-mortem puisque seul le bétail n'avait pas su épargner l'objet d'un simple « oubli ».

Ce drame ne concernait en rien le commissaire Cissoko, bien assez tracassé par l'amputation de Moriba dans la scierie de Barkama. Demain, quand il serait amené à en lire le reportage dans les journaux, il saurait certainement entrevoir les divers visages que revêtent

ces crimes contre les albinos, et par conséquent la complexité de l'enquête dans laquelle il venait de s'engager.

Demain également, les touristes filmeraient encore sous un soleil ardent, loin de se douter de ces drames que ce dernier avait l'habitude de couvrir durant son sommeil nocturne et indifférent.

Lisez la suite dans *MELANINE*

En vente sur ce site

